

Les frères de Jésus, dont parle ici l'Évangéliste, étaient Jacques, Joseph, Simon et Jude. Saint Matthieu les nomme en son chapitre XIII, v. 55 : or, chacun sait de qui ceux-ci étaient fils : c'étaient les cousins de Jésus, appelés communément frères chez les Juifs.

La Galilée se divisait en deux parties : celle où se trouvait la tribu d'Issachar et de Zabulon, ayant Nazareth pour capitale ; puis une autre où habitait la tribu d'Aser et de Nephthali, avec Capharnaüm pour capitale.

Celle-ci était beaucoup plus considérable. Bâtie sur la rive occidentale du lac de Génésareth, ou mer de Galilée, près de l'endroit où le Jourdain se jette dans le lac, cette cité était devenue le grand marché du pays et de tous les environs. Elle attirait à elle les Phéniciens eux-mêmes, ses voisins. Sa position heureuse pour le commerce, et d'un séjour fort agréable, au bord du lac ; la richesse de ses monuments, son luxe et son opulence, l'avaient rendue célèbre parmi les villes qui brillaient à cette époque. Aussi portait-elle le nom qui signifie, disent les Commentateurs : *Ager jucunditatis et delectationis*, ou *Villa pulchritudinis*, c'est-à-dire, Champ plein de charmes et de plaisir, ou Ville de la beauté. En effet, les vices y abondaient avec les richesses et l'affluence des étrangers ; on s'y livrait aux festins et à tous les amusements ordinaires aux villes maritimes.

C'est là que Jésus-Christ vint s'établir, pour y prêcher la pénitence, et faire entendre sa parole, dont le monde entier devait ensuite retentir. Le Sauveur, un jour dira devant le Grand-Prêtre : « Je n'ai rien enseigné en secret : », en effet, Jésus choisit Capharnaüm et Jérusalem, les deux villes principales de ces contrées, comme centres de son apostolat ; il se jeta là au milieu de tout ce que la société juive a de plus riche, de plus savant, de plus orgueilleux et de plus corrompu ; au sein de la

mêlée, où il combatta, trois années durant, avec l'intelligence, le courage et la puissance, dont seul était capable l'Homme-Dieu.

Sa Mère y viendra demeurer avec lui, afin de lui prodiguer ses soins, et Jésus sera heureux de lui donner les témoignages de sa piété filiale. Oui, la Vierge fut toujours jeune, étant pleine de grâce et le tabernacle vivant de la Divinité ; cependant les années se multipliaient pour elle aussi ; et puis, elle ne l'ignorait pas : l'existence de son Fils sur la terre ne devait pas être longue. Elle s'attachait à ses pas, pour le voir, le voir toujours ; entendre et goûter sa parole. Qui mieux que la Vierge pouvait comprendre le Verbe de Dieu parlant par la bouche de l'Homme-Christ ?

Marie viendra donc demeurer avec son Fils à Capharnaüm.

A ce propos, on lit dans un excellent ouvrage, dont le Frère Liévin, franciscain, est l'auteur, ce précieux renseignement : « Aucun auteur ne fait mention de l'emplacement de la Maison habitée à Capharnaüm par Jésus et sa sainte Mère. Saint Antonin ne parle que d'une basilique qui couvrait la maison de saint Pierre : *« Deinde venimus in Capharnaum in domum beati Petri quæ est in basilica : Nous sommes venus ensuite à Capharnaüm dans la maison du bienheureux Pierre qui se trouve dans une basilique. »* Selon l'Évangile de saint Jean, saint Pierre était de Bethsaïda ; mais d'après saint Marc, la belle-mère du chef des Apôtres, habitait Capharnaüm. Ce serait donc sa maison que saint Antonin aurait vue dans la basilique. Le silence de saint Antonin sur l'endroit de l'habitation de Notre-Seigneur à Capharnaüm, est pour moi très significatif. Je crois que le divin Sauveur habitait avec sa très sainte Mère la même maison, ou une partie de la maison de la belle-mère de saint Pierre. Il paraît que, ni le

Sauveur, ni son auguste Mère, n'avaient de maison en propriété. Cela résulte du passage suivant : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Matth. VII, 20.)

IX.

VOYAGE A JÉRUSALEM.

Jésus séjourna peu de temps, cette fois, à Capharnaüm. Il reprit la route de la Galilée, traversa la Samarie et vint en Judée, à Jérusalem, où il se hâta d'aller visiter le Temple, Lui, Homme-Dieu, Temple vrai et vivant de Dieu même.

Les Juifs, de tout temps adonnés au trafic, remplissaient à pareille fête de Pâque, les parvis sacrés de toutes sortes d'animaux, de colombes, et aussi de changeurs. Ceux-ci savaient que pour les frais de l'autel, on ne recevait point de monnaie portant une effigie quelconque, et ils se tenaient là pour en fournir, qui fût conforme à la règle, se faisant payer ce service, sans doute à leur gré. « Et il trouva dans le temple des vendeurs de bœufs, de brebis et de colombes, avec des changeurs qui étaient là assis. Ayant donc fait comme un fouet avec des cordes, il les chassa tous, dehors du temple, avec les brebis et les bœufs ; il répandit l'argent des changeurs et renversa leurs tables. Pour ceux qui vendaient des colombes, il leur dit : Emportez cela d'ici, et ne faites point de la maison de mon Père une maison de trafic. Alors les disciples se souvinrent qu'il était écrit : Le zèle de votre maison me dévore. Les Juifs donc, prenant la parole, lui dirent : Quel signe nous

montrez-vous, pour que vous fassiez ces choses ? Jésus leur répondit : Démolissez ce temple, et dans trois jours, je le rétablirai. A quoi les Juifs repartirent : On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, et vous, vous le releveriez en trois jours ! Mais il parlait du temple de son corps. Quand donc il fut ressuscité des morts, ses disciples se souvinrent qu'il leur disait cela, et ils crurent à l'Écriture, et à la parole qu'avait dite Jésus. » (Jean II.)

Lors même que Jésus en disant : « Démolissez ce temple, » eût mis la main sur sa poitrine, pour indiquer le temple de son corps, les Juifs, ni même ses disciples, n'eussent pu le comprendre : leur foi n'allait pas encore jusque-là.

D'ailleurs avaient-ils le calme voulu pour raisonner, en présence de ce personnage mystérieux, de ce jeune homme, qui apparaissait à leurs regards comme un prophète, un Ange de Dieu, tout brillant de lumière et de divine puissance ? Ses yeux, ses traits, son attitude, sa parole, les foudroyaient, et ils fuyaient éperdus, abandonnant leurs trésors. « Pour moi, dit saint Augustin à ce sujet, parmi tous les prodiges que le Seigneur a faits, celui-ci me paraît le plus admirable, qu'un homme seul, et sans crédit à cette époque, ait pu chasser une telle multitude par la crainte d'une arme aussi faible. Un feu divin, un rayon de lumière céleste brillait dans ses yeux et la majesté de Dieu resplendissait sur sa face. » Origène dit aussi, (super Joan. Tract. II), que ce miracle est plus grand que le changement de l'eau en vin, par la raison que « le Christ n'agit ici que sur une matière inanimée, tandis que là il domine les passions et les génies d'un grand nombre d'hommes. »

Jésus donc continue à se montrer digne de Lui-même ; digne Verbe-Incarné, vrai Fils de Dieu, digne de son Père, avec qui il ne fait qu'Un.

L'Évangéliste ajoute : « Et comme il était à Jérusalem les jours de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se confiait point en eux, parce qu'il les connaissait tous. Et il n'avait pas besoin que personne lui rendit témoignage d'aucun homme, car il savait par lui-même ce qui était dans l'homme. » (Jean xi, 23-25.)

X.

NICODÈME.

« Or, il y avait un homme parmi les pharisiens, nommé Nicodème, l'un des premiers entre les Juifs. Il vint dans la nuit trouver Jésus et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu ; car nul ne peut faire ces prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Nicodème lui demanda : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère, et renaître ? Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair, est chair ; et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne pas que je t'aie dit : il faut que vous naissiez de nouveau. L'esprit souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais, ni d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'Esprit. Nicodème lui répondit : Comment cela peut-il se faire ? Quoi ! reprit Jésus, te es maître en Israël, et tu ignores ces choses ? En vérité, en véri-

té, je te le déclare, ce que nous savons, nous le disons, et ce que nous avons vu, nous l'attestons, mais vous ne recevez pas notre témoignage. Si je vous ai dit des choses de la terre, et que vous ne croyiez point, comment croirez-vous, si je vous dis les choses du ciel ? Car personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel. Et comme Moïse éleva le serpent d'airain au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique ; afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en lui n'est pas jugé ; mais qui ne croit pas en lui est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu.... » (Jean ii.)

Ce qu'il faut comprendre et admirer de la part de Jésus, dans cette visite de nuit que lui fait le sénateur Nicodème, c'est la bonté avec laquelle notre divin Maître accueille son serviteur, qu'une crainte juive rend coupable d'une prudence poussée à l'excès ; et puis la manière dont il lui fait comprendre que lui, Jésus, n'est pas seulement un prophète, mais aussi Fils de Dieu, venu pour réconcilier les hommes avec Dieu, son Père, par le moyen du baptême, comme signe sensible de leur régénération spirituelle, et par sa mort, sur la croix, où il sera élevé, ainsi que le serpent du désert, dont la seule vue guérissait les malades. Jésus l'élève peu-à-peu à cette doctrine inouïe jusque-là, si bien qu'il fait entendre à Nicodème que Celui qui lui parle est descendu du ciel, qu'il est vraiment le Fils de Dieu, et il ajoute : Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit

en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.

Nous voyons par là combien il est faux de dire que Jésus n'a parlé de sa divinité qu'à la fin de sa vie, et que cette idée s'est formée en lui au souffle de sa popularité grandissante. Il n'en est pas ainsi : Jésus aujourd'hui déclare au sénateur juif ce qu'il est vraiment, et demain, en retournant à Capharnaüm, il affirmera à la samaritaine qu'il est le Messie promis aux nations.

« Nicodème, dit saint Jean-Chrysostome, rampe encore à terre ; il a encore de Jésus-Christ des sentiments tout humains, il parle de lui comme d'un prophète, les miracles qu'il a vus n'ont point élevé son esprit et ne lui ont rien inspiré de grand. « Nous savons, dit-il, que vous êtes un docteur envoyé de Dieu, car nul ne peut faire ces miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » Cet homme parle encore selon l'opinion des hérétiques : il dit que Jésus-Christ est mû par un autre, et qu'il a besoin du secours d'autrui pour faire ce qu'il fait... » (Comment. sur saint Jean, tom. xxiv.)

Si Nicodème a su tirer une conclusion du discours de Jésus, et se servir de ses propres arguments, il a dû se dire : Celui qui opère ces miracles, que personne ne peut faire, vient sûrement de Dieu, et Dieu est avec lui ; et puisqu'il se dit le Fils de Dieu il faut croire à sa parole, vu qu'un homme menteur et imposteur ne saurait être soutenu dans sa malice par la Toute-Puissance divine, seule maîtresse souveraine de la nature. — Est-ce que Jean-Jacques Rousseau lui-même n'a pas dit : « La nature n'obéit pas à des imposteurs ? »

Plus tard, nous retrouverons Nicodème auprès du corps sacré de Jésus descendu de la croix, et nous verrons qu'il est devenu le disciple du Sauveur.

XI.

LE SURNATUREL.

Si nous voulons entendre les paroles de Jésus-Christ, il faut se souvenir qu'il y a Naturel et Surnaturel. Bergier dans son dictionnaire théologique a bien résumé cette question.

« *Surnaturel*, dit-il, signifie selon la force du terme, ce qui est au-dessus de la nature ; mais le mot nature se prend en plusieurs sens différents.

Il paraît que *surnaturel* se dit relativement à trois objets : 1° à nos connaissances ; 2° à nos forces physiques et morales ; 3° à notre dernière fin. Conséquemment nous disons que la révélation est une lumière *surnaturelle*, parce qu'elle nous donne des connaissances et nous enseigne des vérités auxquelles les hommes ne seraient jamais parvenus par leurs réflexions. Nous le voyons par l'exemple des peuples qui n'ont pas eu le secours de cette lumière, ou qui après l'avoir reçue, l'ont laissé éteindre ; par l'exemple même des philosophes ou des hommes qui avaient cultivé leur raison avec le plus de soin. Un miracle est une opération *surnaturelle* parce qu'il est au-dessus des forces humaines. La béatitude que nous espérons est *surnaturelle*, soit parce que Dieu aurait pu dès l'abord destiner l'homme à un bonheur moins parfait, soit parce que nous en étions déçus par le péché d'Adam, et que le pouvoir, les moyens et l'espérance d'y parvenir, nous ont été rendus par la rédemption.

Le secours de la grâce actuelle que Dieu nous donne pour faire de bonnes œuvres est *surnaturel* dans ces

trois sens : c'est une lumière dans l'entendement, que nous n'aurions pas de nous-mêmes, qui nous montre des motifs que la raison seule ne suggère pas ; c'est un mouvement, dans la volonté qui nous rend les forces perdues par le péché, et supérieures à celles du libre arbitre ; ce secours ne nous est point dû en vertu de la création, il est le prix des mérites de Jésus-Christ ; enfin il nous fait agir pour gagner un bonheur éternel. Les actions faites par ce secours sont par conséquent des œuvres *surnaturelles*.

La foi est donc une vertu *surnaturelle*, puisqu'elle suppose non seulement la révélation, mais une grâce actuelle intérieure qui nous dispose à croire ; elle nous fait envisager une béatitude *surnaturelle*, à laquelle nous devons aspirer. L'espérance, la charité et les autres vertus chrétiennes sont de même espèce. Il en est plusieurs dont les païens n'ont pas seulement eu l'idée, et qui leur semblaient des défauts.... Le mot surnaturel ne se trouve point dans l'Écriture Sainte, mais nous y en voyons le sens ; ce qui ne vient pas de la chair et du sang, ce qui n'est point de l'homme, ni selon l'homme, ce qui est grâce, ce qui vient de Dieu et de Jésus-Christ, etc., est la même chose que surnaturel. » (Dictionnaire de théologie — mot : *Surnaturel*.)

Le surnaturel, non seulement dépasse l'esprit humain et la portée de son regard, mais il a bien vite fini de nous charmer, lorsque nous comprenons, d'une part, ses conséquences morales, et, de l'autre, les obligations qu'il nous impose, dans notre conduite envers Dieu, envers le prochain, et envers nous-mêmes. Le surnaturel nous crie : *Sursum corda !* et le naturel : En bas ! A terre ! Du positif ! le Confort ! Il faut jouir !

Or, Jésus prêche le surnaturel. Il ne détruit pas l'homme, pas plus que la Loi de Moïse ; il veut perfectionner l'homme et la Loi. De l'homme païen ou naturel, il en-

tend faire un homme chrétien ou surnaturel, par la pratique constante de la foi, de l'espérance et de la charité, vertus théologiques, dont la première montre Dieu, dont la seconde nous pousse vers lui à cause de ses bienfaits, et dont la troisième unit l'âme à Dieu pour l'amour de lui-même.

Mais alors on s'est dépouillé du vieil homme ; on est un homme nouveau, régénéré, un chrétien, un autre Christ. Hélas ! le vieil homme tient bon, souvent, et lutte contre la grâce ; il ferme les yeux à la lumière, il la repousse, il la hait, il essaie de l'éteindre et de la cacher pour jamais. Or, le Christ lui-même est cette Lumière. Faut-il s'étonner qu'il ait été repoussé, persécuté, haï, crucifié, jeté dans le sépulcre, et que ce sépulcre ait été fermé par une pierre énorme ? On voulait y enfouir la lumière pour toujours.

Aussi Notre-Seigneur disait à Nicodème : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car, quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient accusées. Mais celui qui accomplit la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. » (Jean III.)

Cela veut dire : Quiconque fait la vérité est vertueux, car la vertu n'est pas autre que la vérité mise en pratique, et celui-là vient à la lumière, qui est Jésus : *Lux mundi* : Lumière du monde ; tandis que celui qui ne fait pas la vérité est vicieux, et celui-là tourne le dos à la lumière, au Christ, qu'il crucifie de nouveau, selon le langage de saint Paul, par ses péchés.

Ce n'est pas seulement à un homme que l'on doit cette doctrine, qui plonge jusque dans les entrailles de l'âme humaine : c'est à l'Homme-Dieu, Créateur de l'homme,

et seul capable de le refaire en le régénérant par sa grâce toute-puissante. Aimer la lumière, c'est aimer le Christ.

XII.

JÉSUS DANS LA JUDÉE.

« Après cela, dit saint Jean, Jésus vint avec ses disciples dans la terre de Judée, et là, il demeurait avec eux et baptisait. » (III, 22.)

Le Maître descendit donc de Jérusalem vers le sud, et visita cette contrée qui court vers l'Idumée. Il vit Bethléem, Hébron, lieux si pleins de souvenirs ; Kérioth, patrie de Judas ; Bersabée, qui rappelle Abraham, Agar, Ismael. L'Écriture ne nomme aucun de ces lieux ; mais il est probable que le Sauveur a voulu évangéliser tous ces pays, qui formaient la Judée proprement dite. Il y demeura avec ses disciples, huit mois environ, prêchant la Bonne Nouvelle, et baptisant par le ministère de ses disciples. C'est ce que dit saint Jean. « Jésus donc sachant que les pharisiens avaient appris que lui faisait plus de disciples et baptisait plus que Jean, (quoique Jésus ne baptisât point, mais ses disciples) il quitta la Judée et s'en alla de nouveau en Galilée. » (Jean IV, 1 — 3.)

Pendant qu'il était en Judée, Jésus disait comme Jean-Baptiste : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche. » (Matth. IV, 17.)

C'est alors, paraît-il, que Jean lui rendit un nouveau témoignage, à propos d'une question qui s'éleva entre les disciples de Jean et les Juifs.

« Jean, de son côté, baptisait aussi à Ennon, près de

Salim, parce qu'il y avait beaucoup d'eau dans cet endroit, et on y venait recevoir le baptême. Car Jean n'avait pas encore été mis en prison. Cependant il s'éleva une question, entre les disciples de Jean et les Juifs sur la purification. Et ils vinrent vers Jean et lui dirent : Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, auquel vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise maintenant, et tous vont à lui. Jean leur répondit : L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel. Vous-mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit : Ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux : mais l'ami de l'épouse, qui se tient debout et l'écoute, se réjouit d'une grande joie à cause de la voix de l'époux. Or, cette joie m'a été pleinement donnée. Lui, il faut qu'il croisse ; et moi que je diminue. Celui qui vient d'en haut, est au-dessus de tous ; celui qui est sorti de la terre, est de la terre, et parle de la terre. Celui qui est venu du ciel est au-dessus de tous. Et il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu ; mais nul ne reçoit son témoignage.

« Celui qui a reçu son témoignage, a attesté Dieu véritable. En effet, celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu ; car ce n'est point avec mesure que Dieu lui donne l'Esprit. Le Père aime le Fils, et il a mis toutes choses en sa main. Qui croit au Fils a la vie éternelle : au contraire, qui est incrédule au Fils ne verra point la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (III, 23.)

Sublime témoignage ! Il prouve la grandeur de Jean-Baptiste, qui savait s'élever au-dessus de toutes les considérations humaines et de tout amour-propre, pour ne voir en Jésus que le Roi des âmes, l'Époux de l'Église. Le Baptiseur, son ami, se rejouit de l'entendre et s'attriste de voir que le témoignage de l'Époux soit

mal accueilli. Il faut qu'il croisse, et que lui diminue. Jésus est d'en haut, et lui de la terre : il parle du ciel, lui, de la terre. Le Christ est au-dessus de tous. Qui reçoit son témoignage, atteste que Dieu est la vérité. Les paroles qui suivent semblent sortir de la bouche du grand docteur des nations ; on dirait volontiers : des lèvres mêmes de Jésus : Le Père aime le Fils et il a mis toutes choses en sa main... Qui croit au Fils a la vie éternelle ; qui est incrédule au Fils ne verra point la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui... On comprend, en entendant de tels accents, que Notre-Seigneur ait dit : « Parmi les enfants des hommes, il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste. » Les disciples du Sauveur sont loin d'atteindre à cette hauteur : ce n'est qu'après avoir reçu l'Esprit de vérité qu'ils pourront tenir pareil langage.

XIII.

LA SAMARITAINE.

« Jésus donc, sachant que les pharisiens avaient appris qu'il faisait plus de disciples et baptisait plus que Jean, (quoique Jésus ne baptisât point, mais ses disciples), quitta la Judée, et s'en alla de nouveau en Galilée. Or, il lui fallait passer par la Samarie. Il vint donc en une ville de Samarie nommée Sichar, près de la terre que Jacob donna à son fils Joseph. En cet endroit était la fontaine de Jacob : et Jésus fatigué du chemin, se trouvait là assis sur la fontaine. C'était vers la sixième heure. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Car ses disciples étaient allés à la ville, pour acheter de

quoi manger. Mais cette femme Samaritaine lui répondit : Comment vous qui êtes Juif me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme Samaritaine ? Les Juifs ne communiquent point avec les Samaritains. Jésus lui répondit : Si vous saviez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez peut-être demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. Cette femme lui dit : Seigneur, vous n'avez pas même avec quoi puiser, et le puits est profond, d'où auriez-vous donc cette eau vive ? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné le puits ? Lui-même en a bu, et ses enfants et ses troupeaux. Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle. La femme lui dit : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici. Jésus lui dit : Allez, appelez votre mari, et revenez. La femme lui répondit : Je n'ai point de mari. Jésus reprit : Vous avez bien dit : Je n'ai point de mari, car vous avez eu cinq maris ; et celui que vous avez maintenant n'est point votre mari : en cela vous avez dit vrai. La femme lui dit : Seigneur, je vois que vous êtes prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous, que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. Jésus lui dit : Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas : nous, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : car ce sont bien de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit ; et ceux qui l'adorent, il